

La magie nègre.

Vilém Flusser.

Quand on écoute les tambours dialoguer de colline en colline pendant la nuit chaude, et ainsi tresser un tissu en rythme syncopé et code indéchiff-rable dans le ciel de Rio de Janeiro, on se trouve devant une culture impéné-trable. Comme un illettré dans une bibliothèque. Mais quand on voit les ges-tes par lesquels le tambour est battu, on a l'impression d'être en empathie avec ces gestes, et d'être pénétré par le rythme battu. Cette contradicti-on dans notre expérience avec le tambour, ce fait qu'il nous exclu mais aussi pénètre, est caractéristique de notre expérience avec la culture nègre en gé-néral. Il n'est pas surmonté, même quand on vit dans un pays dont la vie quo-tidienne est structurée par la culture nègre. Au contraire: la contradiction s'accentue pendant les années. Car quoique la vie se passe dans le climat spécifique de la "négritude", on se rend toujours mieux compte de ne jamais pouvoir avancer jusqu'au noyau de cette culture. Mais il se peut que la con-tradiction même soit la clé de la porte qui ouvre l'accès au mystère dans le-quel la culture nègre est plongée pour nous.

Quel est ce "mystère"? Au "candomblé" dans un "terreiro" de Bahia des tambours sont battus pour appeler un dieu afin qu'il "chevauche" une des "fil-les du Saint", c'est à dire: au cours d'une cérémonie dans une des nombreuses petites arènes à Bahia des tambours sont battus pour provoquer des crises é-pileptiques dans une des danseuses. Mais est-ce "mystérieux"? Le "père du Saint", (l'inicié qui dirige la cérémonie), est prêt à tout expliquer. Il explique le rythme qui provoque le dieu désiré. Et aussi les rythmes qui sont provoqués dans les tambours malgré leur volonté par des dieux non dési-rés, et qui ainsi pénètrent le "terreiro", autour duquel ils guettent constam-ment. Il explique les compétences des dieux désirés et non désirés, (leur ca-pacité pour guérir des maladies spécifiques, leur provoquer l'amour dans une femme qu'on désire, ou leur tendance malévole de rendre les femmes stériles). Il explique toute phase de la cérémonie, la fonction de la pipe, des images de Saints catholiques, les vêtements et les ornements qui correspondent à chacun des dieux autour du "terreiro". Et même si ses explications n'ont peut-être pas la consistance logique à laquelle nous sommes accoutumés par les explications scientifiques, on ne peut pas parler d'un "mystère" au sens d'un secret hermétique. Au contraire: il s'agit, dans la magie nègre, d'un phénomène accessible, en principe, à tous, y compris les blancs.

Le "mystère" de la culture nègre est précisément dans le fait qu'elle devient encore plus incompréhensible quand on l'explique. Mais aussi quand on y participe. Car on ne peut pas nier que celui qui participe au "candom-blé" est entraîné par les tambours et doit mobiliser toute sa force pour ne pas descendre dans l'arène et pour ne pas danser, lui aussi. Non parce qu'

Il "croit" être possédé par un dieu, et encore moins parce qu'il "croit" aux pouvoirs de ce dieu, (la foi n'y est pour rien), mais pour des raisons incompréhensibles. Car ce n'est pas le seul rythme des tambours qui l'entraîne, (comme c'est le cas dans la musique occidentale), mais il y a un facteur étrange dans ce phénomène qu'on ignore. Donc: le "mystère" dans lequel la culture nègre est plongée est le fait qu'elle se ferme d'avantage quand on l'explique et quand on y participe. Qu'elle ne soit pas accessible aux catégories de la raison, ni à la praxis d'un occidental.

Mais, par paradoxe, c'est précisément ce fait qui peut servir d'accès à cette culture. Car il nous oblige à abandonner le point de vue épistémologique, (vouloir la connaître), et le point de vue pratique, (vouloir y participer). Et le seul point de vue qui reste est celui de l'esthétique. Quand on se colloque sur ce point de vue, les voiles qui cachent la culture nègre commencent à tomber. On voit, tout d'un coup, que la culture nègre est une manifestation d'une existence artistique dans le monde. On voit, tout d'un coup, combien c'est faux de dire que, dans cette culture, l'art, (la musique, la danse, les masques etc.), sert à la magie. On voit que le contraire est le cas: dans cette culture l'art devient parfois magique, comme par un saut. Ce n'est pas vrai que la magie soit le climat dans lequel tout, y compris l'art, se passe. Le climat de la culture nègre est l'art, et la magie, (comme tout le reste), se passe dans ce climat. Le propos de cet essai est montrer que l'existence nègre est au fond esthétique, et que la magie nègre se passe contre ce fond. Mais d'abord il faut dire ce que les termes "art" et "magie" signifient dans cet essai.

"Art" signifie ici l'ensemble des gestes qui sont exécutés principalement à cause de leurs formes, (leurs "styles"). Donc des gestes dont le propos principal est les faire, et dont tous les autres propos, (une oeuvre à être produite et un message à être transmis), sont accessoires. C'est à dire: l'"art" signifie ici tous les gestes par lesquels l'existence humaine s'exprime dans le monde. Et la "vie artistique" signifie ici une vie qui n'a pas pour but principal changer le monde ou communiquer avec les autres, mais de s'affirmer dans le monde par l'expression de soi-même. "Magie" signifie ici l'ensemble des gestes artistiques qui provoquent un changement dans le monde, non par une action directe sur le monde, (par un travail), mais par le fait que leur structure coïncide de quelque sorte avec la structure du monde. Donc des gestes dans lesquels le monde se miroite. En ce sens on ne peut parler en "magie" que dans l'art, et jamais dans le travail. "Magie", en ce sens, est une des formes par lesquelles se manifestent la vie artistique.

Quand on observe les gestes d'un tambour, on voit comment son corps entier obéit aux règles de son tambouriner, et à quel degré il s'abandonne à

ses gestes. On voit cela, même quand le "tambour" ne passe d'une boîte d'allumettes contre laquelle un garçon tambourine avec ses doigts en passant dans la rue. Cette dédication totale au geste, cet oubli de soi-même dans le geste de tambouriner, ne doit pas cacher l'essence de ce qu'on observe. Car le tambour ne se perd pas dans son geste, au contraire: il se trouve de dans. Précisément parce qu'il s'abandonne, et parce que la structure du geste lui est imposée par un rythme spécifique, il peut se trouver et s'affirmer dans le geste. Comme un pianiste, qui se rend entièrement à son geste, et doit obéir aux règles de la partition, et trouve son "style" dans cet abandon et dans les limitations qui lui sont imposées. C'est cela l'essence de la vie artistique: l'homme se trouve dans des gestes dont les règles lui sont imposées, s'il s'abandonne aux gestes. Et c'est cela la "liberté" dans la vie artistique: se réaliser non pas contre, mais par des règles. Mais comme, dans notre culture, ce n'est pas l'art, mais le travail qui est le climat vital, l'essence de la vie artistique nous est cachée. C'est pourquoi il faut considérer un geste nègre plus révélateur encore; pour saisir l'essence de la vie artistique.

Le tailleur de masques dispose d'un matériau spécifique, d'outils spécifiques, et d'un modèle spécifique. Il ne cherche pas, comme le fait un sculpteur occidental, de faire des expériences avec un matériau nouveau, ou d'inventer des outils plus efficaces, ou de dépasser son modèle. Car il est ni chercheur ni travailleur. Mais il essaie de faire le mieux possible avec le matériau, les outils et le modèle qui lui sont imposés. Dans ce sens son geste est "stéréotypé", et c'est la raison pour laquelle l'art nègre nous paraît être figé. C'est une erreur. Car, précisément à cause des limitations que le tailleur accepte, il peut élaborer son propre style, et il le peut mieux qu'un sculpteur occidental. Il est plus "artiste" que le sculpteur. Plus proche de l'essence de l'art. Ce qu'il fait n'est pas un "acte historique", mais précisément à cause de cela un geste très individuel est variable. Le "style" des masques, (et de l'art nègre entier), n'est pas une fonction de l'histoire, mais une fonction de l'existence de l'artiste ici et maintenant. L'art nègre n'est pas, comme le notre, un phénomène historique, c'est à dire; du processus progressif de changement du monde par le travail. L'art nègre est le climat vital de la société.

La vie des nègres, à la mesure à laquelle elle n'est pas infectée par notre culture, se manifeste par une série de geste du type "tambouriner" et "faire des masques". Tout, dans une telle vie, dès la démarche gracieuse des filles dans la rue jusqu'à la manière rythmique par laquelle les machines à écrire sont tapées dans les bureaux, se fait dans le climat esthé-

tique de l'abandon au geste comme fin en soi. C'est pourquoi la beauté de la vie quotidienne dans une société marquée par la culture nègre saute tellement aux yeux: on se promène pour marcher, et non seulement pour arriver et on écrit à la machine pour écrire, et non seulement pour produire un document. Et c'est aussi pourquoi la vie quotidienne dans l'Occident paraît être, en comparaison, tellement grise. Ce qui faut retenir, pour saisir l'essence de la vie artistique, est le fait que l'homme se trouve, et donc s'affirme, dans le geste et par le geste qui est un fin en soi. Car si on le retient, on commence à saisir la magie nègre.

Un tambour ne tambourine pas pour évoquer ou provoquer un dieu. Il le fait pour tambouriner. On peut l'observer dans la rue, mais aussi pendant le candomblé. Quand on tailleur fait un masque, il ne le fait pas pour produire un instrument magique. Il le fait pour s'exprimer par le geste, et on peut le voir quand on observe attentivement le masque. Néanmoins: le dieu apparaît quelquefois par le tambour, et les esprits des morts sont quelquefois évoqués par le masque. Pour celui qui s'abandonne au geste de tambouriner et de tailler, cela va de soi. Ce n'est pas délibérer, et ce n'exige aucune explication. Car: se trouver dans le geste, n'est pas s'avoir trouvé dans le monde et avoir trouvé le monde en soi? Le dieu apparaît dans le geste de tambouriner, non parcequ'il a été provoqué par le tambour, mais parce que le tambour se trouve dans son geste, et donc trouve le dieu en se trouvant. Le dieu n'est pas quelquepart en dehors du tambour, et il n'est pas sucé dans le tambour par le geste, mais le dieu apparaît dans le tambour, parcequ'il est dans le tambour et devient manifeste par le geste. La magie n'est pas une finalité externe au geste de tambouriner, mais ce geste devient spontanément magique, s'il est "parfait". La magie n'est pas un "engagement" de l'art nègre, mais l'art lui-même est magique, si l'artiste se trouve dans le geste artistique.

Il est difficile pour nous de saisir cela, malgré nos mythes comme celui d'Orphée. Car si nous observons les cérémonies magiques et si nous y participons, (par exemple le candomblé, ou même seulement la petite macumba qu'on rencontre partout), nous constatons la délibération magique, avec laquelle ces cérémonies sont exécutées. C'est pourquoi nous voyons dans la magie une espèce de technique primitive. On ne peut pas nier que dans les cérémonies magiques l'effet magique est délibéré. Mais il s'agit d'un effort pour utiliser une puissance immanente au geste artistique, et cette puissance, elle, ne peut pas être délibérée: elle vient spontanément, ou elle ne vient pas. Donc: la magie n'est pas une technique. C'est quand nous saisissons ce fait que nous pouvons commencer à dépasser notre arrogance paternaliste par rap-

port à la "primitivité" de la magie nègre. Et il nous faut la dépasser, car elle est niée par l'expérience concrète que nous avons, si nous y participons.

On peut résumer: La magie nègre est un pouvoir immanent à l'art, un pouvoir qui se manifeste spontanément quand cet art s'approche de sa perfection, mais un pouvoir qu'on peut essayer à utiliser ensuite avec délibération. Dans notre culture les gestes magiques sont rares, parceque l'art ne peut pas manifester son pouvoir magique dans un climat vital de travail. Et c'est aussi pourquoi nous n'avons pas besoin de la magie pour changer le monde. Nos techniques le font beaucoup plus efficacement, même peut-être trop efficacement. Ce n'est donc pas l'aspect de changement du monde, (l'aspet guérisseur ou faiseur de pluie), qui nous fascine dans la magie nègre. Ce qui nous fascine dans la magie est qu'elle nous permet de voir un pouvoir immanent à l'art que nous avons oublié. Quand nous écoutons les tambours dans la nuit chaude de Rio de Janeiro, ou quand nous participons à un candomblé à Bahia, nous nous rendons conscients de la perte que nous avons subi par la soumission de l'art à une forme d'existence historique.